

La présence de l'archive : réinventer et justifier

Bruno Bachimont

Université de Technologie de Compiègne, UMR CNRS Heudiasyc 6599, Compiègne.

Institut National de l'audiovisuel, Bry sur marne.

Table des matières

| | |
|---|-----------|
| Prologue : numérique et mémoire | 2 |
| Deux modèles pour penser la mémoire..... | 2 |
| D'un modèle à l'autre..... | 3 |
| Un malaise contemporain..... | 4 |
| Un nouveau rapport à la mémoire..... | 4 |
| Des questions théoriques émergentes..... | 5 |
| La conception statique de la mémoire | 6 |
| L'opposition entre histoire et mémoire | 6 |
| <i>Une opposition : l'histoire comme non mémoire</i> | 6 |
| <i>Des compositions : l'histoire et le présent</i> | 7 |
| <i>Un renversement : le présent réactive le passé</i> | 8 |
| La mémoire, entre objet et exercice..... | 9 |
| La conception dynamique de la mémoire | 10 |
| Une phénoménologie du rapport au passé | 10 |
| <i>Rétention et rapport originaire au passé : l'apport husserlien</i> | 11 |
| <i>Rétention et souvenir</i> | 12 |
| <i>Souvenir, réinvention et justification : la place de la trace</i> | 13 |
| <i>Première synthèse provisoire</i> | 14 |
| Une phénoménologie de la trace | 15 |
| <i>Importance de la parole</i> | 16 |
| <i>Trace comme écart à soi</i> | 16 |
| <i>Unification par la parole</i> | 17 |
| <i>Trace et récit</i> | 17 |
| <i>Seconde synthèse provisoire</i> | 18 |
| La dynamique d'une mémoire numérique | 19 |
| Préservation numérique | 19 |
| Fossé d'intelligibilité et herméneutique | 21 |
| Epilogue : enjeux d'une mémoire numérique | 23 |
| Conclusion | 24 |
| Bibliographie | 24 |

Prologue : numérique et mémoire

Deux modèles pour penser la mémoire

Se souvient-on parce qu'on a des souvenirs, ou avons-nous des souvenirs parce que nous nous souvenons ? Cette question, qui peut paraître oiseuse au premier abord, mobilise et oppose en fait deux conceptions différentes de la mémoire et du rapport au passé, selon le primat que l'on donne aux *souvenirs-objets* (ce dont on se souvient) ou au *souvenir-processus* (le fait de se souvenir). Selon la première conception, que l'on appellera « objective », nous avons en premier lieu des souvenirs-objets. Ces souvenirs sont de deux types essentiellement :

- Les souvenirs externes : ce sont les objets matériels constituant pour nous des traces du passé, comme les documents, les photos, les vestiges, etc.
- Les souvenirs internes : ce sont nos traces cérébrales ou mentales mnésiques, les souvenirs que notre conscience mobilise quand elle se souvient.

Alors que les souvenirs externes, comme objets matériels et intersubjectifs, peuvent être soumis à la critique scientifique et donne lieu à la science historique, les souvenirs internes sont soumis à la subjectivité de la conscience, à l'arbitraire individuel et échappe à la critique du fait de son caractère vécu. Ces souvenirs internes seront à la base de ce qu'on appelle la mémoire vécue, mémoire individuelle ou mémoire collective quand on parle du groupe social. Si on oppose classiquement l'histoire, scientifique et critique, à la mémoire, subjective et arbitraire, histoire et mémoire relèvent en revanche du même modèle mémoriel, à savoir qu'on a des souvenirs dont la présence à travers le temps est le gage de la possibilité du souvenir comme processus. Dans cette optique, l'enjeu est de conserver les souvenirs, de garder intacte leur intégrité physique, pour assurer la possibilité et la fidélité de la mémoire, historique ou vécue. Si le souvenir est identique à travers le temps, on se souvient de la même manière. La mémoire vécue est inférieure en droit à la mémoire historique car, contrairement à cette dernière, elle est incapable de garantir et d'étudier l'objectivité et l'intégrité de ses souvenirs. Mais tant la mémoire vécue que la mémoire historique sont pensées de la même manière sur la base de l'objectivité et l'exactitude des souvenirs, objets dont il faut garantir l'intégrité physique et l'identité à soi au cours du temps.

Selon la seconde conception, que l'on appellera « dynamique », la mémoire ne repose pas sur des souvenirs, mais sur une dynamique, un processus, où l'on se saisit d'objets comme témoins du passé, dont on réactive le caractère de souvenirs à chaque fois qu'on se souvient. Le souvenir comme objet est institué par le souvenir comme processus : on a des souvenirs parce qu'on se souvient. L'intuition sous-jacente est qu'un objet, trace historique ou vécu mémoriel, ne possède pas en lui-même son rapport au passé. En effet, un objet n'a pas en lui-même de valeur temporelle : c'est notre mobilisation de cet objet qui institue son rapport au temps. Un souvenir-objet sera donc une trace du passé parce que notre souvenir-processus vise le passé à travers le souvenir-objet. En outre, si un objet ne peut véhiculer par lui-même son rapport au passé, il ne peut non plus rester identique à lui-même. Autrement dit, à chaque fois qu'on se saisit d'un souvenir-objet, on ne peut garantir qu'il soit identique aux souvenirs-objets dont on s'est déjà saisi auparavant. La fidélité de la mémoire ne peut reposer sur l'exactitude et l'intégrité du souvenir-objet : c'est à travers la manière d'exercer la mémoire, dans les modalités du

souvenir-processus qu'on pourra établir notre confiance et notre croyance dans notre passé.

Cette seconde conception est dynamique car elle repose sur l'exercice de la mémoire, du souvenir processus, pour réinventer les souvenirs-objets. A l'opposer du modèle objectif de la mémoire, où l'enjeu est de figer le souvenir-objet, de fixer pour l'éternité la trace du passé, le modèle dynamique assume le fait que souvenir est toujours reconstruit, réinventé à travers un processus dont il faut établir la fidélité.

D'un modèle à l'autre

Le modèle objectif de la mémoire s'est constitué à partir de la donnée de traces dont l'objectivité matérielle était assurée, et dont les modalités d'identification étaient évidentes. Ainsi, les documents, les vestiges, les traces en tout genre. L'identité / l'identification du souvenir-objet restait donc acquise en principe, et les difficultés rencontrées n'étaient que des ajustements que l'expertise archéologique, historique ou documentaire assumait.

Mais, depuis quelques temps déjà, les traces objectives de notre mémoire nous suggèrent que l'objectivité matérielle des souvenirs n'est jamais donnée, mais reconstruite et réinventée. En effet, les médias technologiques (l'audiovisuel, le numérique) nous mettent en présence de contenus qui, s'ils doivent être consultés, doivent être reconstruits et réaffichés à partir de ressources matérielles.

Pour illustrer le propos, prenons la situation que nous avons quasiment tous vécue, d'un outil bureautique de traitement de texte. Pour l'utilisateur standard, cet outil permet de produire des documents, dont il conserve la ressource sur son disque dur. A chaque fois qu'il veut lire son document, il utilise un traitement de texte. Mais il peut également utiliser d'autres outils (un fichier produit par *Word*® peut également être lu par OpenOffice), qui lui donne une autre vue, une autre manière de consulter son contenu et d'interagir avec. Cela signifie son rapport au contenu dépend également du logiciel et pas seulement de la ressource conservée sur son disque dur.

De même, à chaque fois qu'il change de version pour son traitement de texte, ce dernier relit les documents et les sauvegarde dans le nouveau format de fichier qui lui est associé. Autrement dit, à travers l'usage qu'il a de ses documents, l'utilisateur les migre automatiquement dans le nouveau format, puisque dès qu'il les relit, l'outil les transforme dans ce nouveau format. Mais qu'en est-il pour les documents qu'il ne relit pas ? Progressivement, au rythme des mises à jour de son traitement de texte, il se creuse un écart de plusieurs versions entre ses anciens documents et son traitement de texte. Cet écart devient même tel qu'il lui est désormais impossible de relire ses anciens documents via son nouveau traitement de texte, car le format de ces documents est obsolète pour cet outil. De même, s'il n'a pas consulté ses anciens documents, c'est que ces derniers sont sortis progressivement des préoccupations de leur auteur et qu'ils ont perdu l'intelligibilité qu'ils avaient pour lui. S'ils perdent avec le temps leur lisibilité technique, ils perdent également leur intelligibilité, leur lisibilité culturelle.

Cela permet de souligner un fait particulièrement intéressant : c'est en relisant régulièrement ses anciennes ressources que le lecteur entretient leur lisibilité technique, car cette lecture assure leur migration. De même, en les relisant, il entretient leur actualité intellectuelle et par conséquent leur lisibilité culturelle. Par conséquent, c'est l'usage qui permet la transmission et la préservation. C'est parce que l'utilisateur utilise ses contenus qu'il les maintient à jour dans leur actualité technique et culturelle,

et non l'inverse : ce n'est pas parce qu'il a entrepris des campagnes méthodiques de préservation qu'il a conservé ses contenus, mais parce qu'il les a utilisés.

Par conséquent, deux éléments propres aux médias technologiques ébranlent la conception objective, statique de la mémoire :

- Le souvenir-objet n'est un souvenir qu'à condition d'être reconstruit par un artefact mécanique ; le souvenir-objet n'est donc que la forme éphémère produite par la lecture mécanique de la ressource.
- Le souvenir-objet ne peut rester un souvenir qu'à condition d'évoluer et de se transformer dans le temps pour rester lisible et consultable. Le souvenir-objet n'est donc plus identique à lui-même car il doit évoluer pour rester un souvenir.

Cet exemple n'illustre pas une aberration des outils numériques et l'utilisation que nous en faisons, mais bien plutôt, selon nous, une caractéristique essentielle de la mémoire et de la transmission :

- Tout remémoration, souvenir est une ré-invention et une reconstruction du contenu à partir d'une ressource ou trace.
- Cette reconstruction est ce qui assure la préservation du contenu, car elle maintient active sa lisibilité technique et culturelle.

Un malaise contemporain

Pourtant, on pourra arguer contre notre propos que notre époque réagit, face à la mutation du numérique, à un renforcement sans précédent de la conception objective de la mémoire.

Notre époque semble en effet particulièrement sensible aux notions d'archive et de patrimoine. Pris entre ce qu'on a pu appeler une « fièvre commémorative » où notre rapport au passé est scandé par des événements et cérémonies diverses, et une hybridation de la préservation où l'on se prend à vouloir tout conserver pour les générations futures, nous semblons souffrir tant d'un déficit de mémoire que d'un manque de confiance en l'avenir. Notre mémoire est-elle à ce point défaillante qu'il faille la solliciter sans cesse par ces sommations du souvenir que sont les commémorations ? Les générations futures sont-elles si vulnérables qu'il faille transmettre à tout prix tous les contenus qui nous entourent ? On s'aperçoit en fait que notre mémoire est bien paresseuse : nous pensons la transmission sur le modèle du stockage et le souvenir du passé sur le modèle du rituel. Autrement dit, la mémoire perd son caractère vécu et pensé pour se désincarner en un objet que l'on passe de mains en mains ou en un rituel que l'on formalise d'autant plus qu'il signifie désormais d'autant moins. Le souvenir-objet est réduit à une conservation à l'identique, et le souvenir-processus à la répétition ritualisée. L'époque aboutit pour ainsi dire à une caricature et un assèchement du modèle objectif et statique de la mémoire.

On peut donc voir se multiplier les initiatives diverses et variées de préservation en tout genre, des contenus audiovisuels aux sites web, d'œuvres littéraires aux arts médiatiques, de contenus consacrés aux contenus éphémères de la vie quotidienne (mails, conversations téléphoniques, etc.), puisqu'il n'est guère d'événement de notre vie qui ne soit susceptible aujourd'hui d'un enregistrement et donc d'une préservation.

Un nouveau rapport à la mémoire

Mais précisément. Comme on l'a dit, si la technologie permet de tout enregistrer et conserver, elle transforme néanmoins profondément la nature de ce qui est conservé : toute préservation, toute remémoration deviennent des opérations de transformation

des contenus, exigeant par conséquent un rapport à la mémoire et au passé *préalable* à ces transformations pour pouvoir les mener. En effet, alors que bien souvent on suppose que la conservation constitue la condition de possibilité de la mémoire : puisque l'on conserve, il sera possible de se souvenir plus tard, il apparaît au contraire, dès lors qu'on se penche sur la manière dont les choses se passent, que c'est l'inverse qui se produit : puisque l'on se souvient et interroge sa mémoire, on ré-active les contenus conservés et prolonge leur conservation. La mémoire est la condition de possibilité de la conservation et de la transmission, non sa conséquence.

Si l'on raisonne ainsi, c'est tout notre rapport habituel à l'archive et au patrimoine qu'il faut revoir et ré-envisager. En effet, si la mémoire est la condition, c'est à partir de notre présent actuel, vécu et collectif, que le souvenir se négocie et se construit. C'est donc le présent qui tire le passé et le retient dans sa mémoire, pour le réactualiser et le transmettre. Il ne s'agit plus de se reposer sur un passé qui a été plus ou moins prévoyant, qui nous a transmis plus ou moins de son temps pour que nous puissions en hériter. Il ne s'agit plus de vouloir se sentir responsables des générations futures en accumulant le plus possible de traces pour que *leur* mémoire soit possible. Il s'agit au contraire d'assumer notre présent comme tel, de revivre le passé et de le réactualiser pour le comprendre. Et ce travail de la mémoire est sans doute la meilleure manière de transmettre au futur notre passé et notre présent : en léguant non des objets morts et vides, mais une mémoire vivante et active, non des patrimoines objectifs car insignifiants mais un rapport critique et subjectif. Notre arbitraire mémoriel est la meilleure transmission que nous puissions faire pour les générations futures. Bien sûr, pas un arbitraire posé dans son absoluté, sans critique ou sans nuances, mais un arbitraire assumé mais discuté, nécessaire mais relativisé, idéologique mais critique.

Des questions théoriques émergentes

L'objectif de cet article est donc de revenir à notre rapport au passé, à cette mémoire vivante comme condition préalable de toute transmission et de tout souvenir. Notre ambition est de montrer qu'une phénoménologie du souvenir est nécessaire pour comprendre tant notre vécu mémoriel que notre discours rationnel sur l'histoire. Alors qu'il est d'usage de les opposer, l'histoire commençant là où la mémoire n'est plus, il nous semble au contraire que cette opposition, si elle a certes une certaine légitimité, repose sur un préalable commun que nous appelons le « rapport au passé », c'est-à-dire la phénoménologie de souvenir et du passé à partir de laquelle tout discours, toute transmission, toute remémoration sont possibles.

Si en effet nous visons le passé à travers les traces pour en faire des souvenirs, si les souvenirs-objets ne sont pas la condition de la mémoire mais son souvenir, c'est qu'il faut comprendre comment nous nous rapportons au passé. C'est que ce que nous ferons en deux étapes : d'une part nous interrogerons une phénoménologie du temps et du passé grâce à l'héritage husserlien, d'autre part nous mettrons en œuvre une phénoménologie de la trace où nous verrons comment l'objet devient un souvenir.

Ce parcours permettra de fonder le modèle dynamique de la mémoire et d'indiquer où se situent les enjeux pour une pratique raisonnée de la mémoire : nous verrons ainsi qu'une philologie et une herméneutique numériques sont à mettre en chantier pour que les nouveaux outils technologiques débouchent sur un rapport fiable et confiant à notre passé dont les traces sont confiées à l'enregistrement numérique.

La conception statique de la mémoire

Comme on l'a défini plus haut, la conception statique de la mémoire repose sur l'objectivité et l'identité à soi des souvenirs-objets, dont la conservation et transmission à l'identique, dans son intégrité physique, est la garantie de la possibilité du souvenir-processus et de son exactitude. L'intuition sous-jacente est que l'objet qu'on a sous la main, dans l'instant présent, est identique à l'objet produit par l'événement passé. Ainsi, le souvenir mental doit être identique à l'impression sensible dont il est le souvenir, le vestige ou document doit être identique à l'objet, au monument ou document d'origine. Mais, alors que le vécu mémoriel reste subjectif et partial, et qu'il est en partie inaccessible à la critique pour établir son intégrité, la trace objective, l'indice archéologique ou historique se prêtent à la critique scientifique. Il est donc d'usage de récuser la mémoire vécu au profit de la mémoire historique, ce dont il faut se souvenir étant établi par la seule critique scientifique. Cette opposition, usuelle, ne laisse pas d'être spacieuse et doit être dépassée.

L'opposition entre histoire et mémoire

Une opposition : l'histoire comme non mémoire

Longtemps, l'histoire s'est pensée en opposition à la mémoire, son travail pouvant commencer quand la mémoire n'intervient plus. En effet, son travail scientifique d'objectivation critique, à partir des éléments objectifs que sont les documents, ne doit pas se laisser contaminer par la subjectivité arbitraire de la mémoire. L'absolu du vécu ne fait pas bon ménage avec le relativisme critique de l'interprétation historique. L'historien doit donc être le plus éloigné possible des périodes étudiées pour ne pas être corrompu par les impressions et questionnements du présent. Devenue un lieu commun, cette opposition possède plusieurs formulations. En particulier, dans les célèbres pages de Pierre Nora, dans son introduction aux *Lieux de Mémoires*, où il reprend brillamment les termes de cette opposition :

Mémoire, histoire : loin d'être synonymes, nous prenons conscience que tout les oppose. La mémoire est vie, toujours portée par des groupes vivants et à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvent et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations. L'histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus. La mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel : l'histoire une représentation du passé. Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que des détails qui la confortent : elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensibles à tous les transferts, écrans, censure ou projections. L'histoire, parce que opération intellectuelle et laïcisante, appelle analyse et discours critique. [...] L'histoire, au contraire, appartient à tous et à personne, ce qui lui donne vocation à l'universel. La mémoire s'enracine dans le concret, dans l'espace, le geste, l'image et l'objet. L'histoire ne s'attache qu'aux continuités temporelles, aux évolutions et aux rapports de choses. La mémoire est un absolu et l'histoire ne connaît que relatif.

Les Lieux de mémoires, Quarto, Vol I, p. 24-25.

Le style flamboyant et lumineux, au service d'une pensée maîtrisée, semble régler le débat une fois pour toutes. Alors que la mémoire reste du côté du vécu dans son arbitraire, son intensité et son absolu, l'histoire est une *reconstruction*, un discours qui hiérarchise, compare, relativise et articule en une continuité temporelle (fût-ce pour

accuser les ruptures et les incommensurabilités) les faits disparus. A l'histoire la rationalité de l'après coup, à la mémoire le subjectif et l'arbitraire du vécu absolu et instantané.

Il ne faudrait pas croire que cette opposition ne concerne que la mémoire individuelle et non la mémoire collective, cette dernière pouvant échapper par son intersubjectivité aux écueils de la mémoire individuelle :

La mémoire collective remonte dans le passé jusqu'à une certaine limite, plus ou moins éloignées d'ailleurs suivant qu'il s'agit de tel ou tel groupe. Au delà elle n'atteint plus les événements et les personnes d'une prise directe. Or c'est précisément ce qui se trouve au delà de cette limite qui retient l'attention de l'histoire. On dit quelques fois que l'histoire ne s'intéresse qu'au passé et non au présent. Mais ce qui est vraiment le passé pour elle, c'est ce qui n'est plus compris dans le domaine où s'étend encore la pensée des groupes actuels. Il semble qu'il lui faille attendre que les groupes anciens aient disparu, que leur pensée et leur mémoire se soient évanouies, pour qu'elle se préoccupe de fixer l'image et l'ordre de succession de faits qu'elle seule est maintenant capable de conserver. Sans doute il faut bien s'aider alors de témoignages anciens dont la trace subsiste dans des textes officiels, des journaux du temps, des mémoires écrits par des contemporains. Mais dans le choix qu'il en fait, dans l'importance qu'il leur attribue, l'historien se laisse guider par des raisons qui n'ont rien à voir avec l'opinion des milieux d'alors, car cette opinion n'existe plus : on n'est pas obligé de tenir compte, on n'a pas à craindre, qu'elle vous oppose un démenti. Maurice Halbwachs *La mémoire collective*, p. 166

Ces lignes montrent également le rapport au passé qui serait sous-tendu par l'histoire : c'est par ce que passé n'est pas la mien, parce qu'il n'est plus le passé de personne, qu'on peut entreprendre de le re-construire. Autrement dit, l'histoire et la mémoire, individuelle ou collective, sont ici parfaitement opposées comme deux modalités contradictoires du rapport au passé.

Des compositions : l'histoire et le présent

On sait que cette opposition ne fut pas partagée dans toutes ses nuances. En effet, on peut retenir des considérations précédentes que la mémoire est invalidée car présente et subjective, au profit d'une histoire reconstruisant le passé et donc objective. L'opposition passerait ainsi entre le mort et le vif, entre le passé et le présent. Or, dans sa réflexion sur elle-même, l'histoire a souvent voulu dépasser cette opposition :

- Le passé de l'histoire confronté au présent de l'historien : le présent comme sujet/acteur de l'étude historique ;
Comment en effet, s'abstraire et du monde présent, et de sa situation présente pour aborder les temps passés ? Faut-il, comme le veut l'historiographie classique [Bourdé 1997] abolir sa mémoire et son présent pour revivre l'histoire (Michelet) ou l'objectiver (Ranke) ?
- L'histoire du temps présent : le présent comme objet de l'étude historique ;
S'il faut attendre que le présent soit passé et mort pour l'étudier, ne peut-on donc aborder l'histoire du temps actuel, « l'histoire du temps présent » [Noiriel 1998] ? Faut-il la laisser aux autres disciplines (sciences politiques) ou d'autres postures (journalisme) ?
- L'histoire de la mémoire : le présent comme méthode de l'étude historique ;
Enfin, cette opposition entre la mémoire et l'histoire n'est-elle pas fondée sur une conception particulière de la mémoire, qui comme telle a son histoire ? Il convient donc d'en faire l'étude.

L'histoire des annales a ainsi promu un renversement selon lequel l'historien « part du présent et c'est à travers lui, toujours, qu'il connaît, qu'il interprète le passé » (Lucien Fèbvre). C'est la méthode récurrente où l'on part d'une réalité actuelle remonter dans le temps les étapes de sa genèse et sa généalogie. Pas toujours appliquée, cette approche se complète dans l'histoire des annales de l'histoire problème, où l'on part d'un problème actuel pour interroger l'expérience historique. L'objectif de cette histoire n'est pas de montrer que le présent est la conséquence nécessaire et annoncée du passé, mais bien plutôt d'installer une distance critique en montrant les intrications du temps long et de l'événement, en évoquant les possibles et leur reconfiguration au cours du temps [Burguières 2006].

Ce renversement se poursuit avec Henri-Irénée Marrou qui

La solution du problème de la vérité historique doit être formulée à la lumière de tout ce que nous a fait découvrir notre analyse critique : ni objectivisme pur, ni subjectivisme radical ; l'histoire est à la fois saisie de l'objet et aventure spirituelle du sujet connaissant ; elle est ce rapport h= P/p établi entre deux plans de la réalité humaine : celle du Passé, bien entendu, mais aussi celle du présent de l'historien, agissant et pensant dans sa perspective existentielle avec son orientation, ses antennes et ses aptitudes – et ses limites, ses exclusives (il y a des aspects du passé que, parce que je suis moi et non tel autre, je ne suis pas capable de percevoir ni de comprendre). *De la connaissance historique*, Henri-Irénée Marrou, p. 221.

Un renversement : le présent réactive le passé

L'opposition consacrée entre l'histoire et la mémoire a donc eu des conséquences importantes sur l'épistémologie de l'histoire et la manière dont elle peut s'appuyer sur le réel pour construire son discours rationnel. En effet, l'histoire s'appuie sur des traces, que ce soit des documents, des archives, des vestiges. Si on veut rester dans l'esprit de la reconstruction historique, il faudrait convoquer ces traces pour leur contenu factuel indépendamment de tout contenu vécu. Ce qui compte, ce n'est pas la subjectivité qui pourrait s'exprimer dans ces traces, mais l'objectivité qu'elle manifeste et traduit. Par conséquent, on privilégiera dans les contenus ce qu'ils expriment à l'insu de l'auteur ou de la source de ces contenus. Si l'on considère les témoignages par exemple, ou les chroniques tenues par un auteur, on s'intéressera plus à ce qu'ils manifestent à leur insu qu'au sens explicite qu'ils expriment.

Mais, ce que suggèrent les compositions que nous venons d'évoquer entre le passé historique et le présent historiographique, c'est que le présent devient le lieu où se négocient cette tension, et que c'est dans le présent, dans son actualité, que les problèmes et enjeux du passé peuvent être réélaborés et réactivés, non dans leur positivité factuelle, mais dans la déconstruction et le recul critique que permet la mise en perspective historique.

Une seconde idée suggérée également par ces considérations est que l'histoire ne s'élabore pas tant en rupture avec le présent vécu de l'historien qu'en composition avec lui : la mémoire n'est donc pas tant l'antinomie de l'histoire que sa condition.

Nous revenons sur ces deux idées dans la suite. Dans un premier temps, nous étudions la mémoire pour montrer ensuite comment elle est une condition pour le souvenir et pour l'histoire. Condition nécessaire, mais pas suffisante. S'il faut un rapport au passé donné par la mémoire, la mémoire ne suffit pour construire un discours objectif sur le passé. Dans un second temps, nous envisageons comment un tel discours peut être élaboré. Nous aboutirons à la conclusion que l'histoire, mais plus généralement toute science à base de ressources archivées, est une fiction rationnelle narrative reconstruite à partir

de ces ressources, fiction car s'il s'agit toujours d'une ré-invention ou d'une reconstruction, narrative car il faut prendre le détour linguistique, et scientifique enfin, car il faut dégager des contrôles argumentatifs propres à l'objectif de savoir poursuivi.

La mémoire, entre objet et exercice

Les débats contemporains sur l'historiographie montrent ainsi la tension entre le passé immuable à découvrir, en rupture avec le présent d'où vient le questionnement historique, et ce présent qui reconstruit le passé à l'aune de ses interrogations et représentations. On constate une semblable tension au cœur même des conceptions traditionnelles de la mémoire.

Hermann Parret [Parret 2004] distingue plusieurs types de mémoire et de cultures mémorielles :

- Une culture *indiciaire*, reposant sur des *vestiges*, qui tente de revenir aux origines avant l'entropie qui a dispersé dans le temps et l'espace les vestiges. Son rapport au temps est la *diachronie*, les vestiges manifestant une pluralité d'origines temporelles.
- Une culture *textuelle*, reposant sur des *archives*, qui tente de revenir à une subjectivité cogitante et désirante, les archives étant le produit d'une activité intentionnelle. Son rapport au temps est la *synchronie*, celle de l'esprit auteur du texte.
- Une culture *mnésique*, reposant sur la mémoire, les *traces*¹ mnésiques, des individus et des collectifs, qui exerce un contrôle au niveau de son propre vécu aux récits indiciaires et archivaux de la mémoire. Son rapport au temps est l'incision, la mémoire venant imposer son regard sur les textes et les vestiges.

Ces trois cultures correspondent à trois manières de faire travailler la mémoire. Il convient, comme on le redira, de ne pas les opposer, la dialectique de l'histoire et de la mémoire venant ainsi confronter la culture mnésique aux deux autres (surtout la culture textuelle). D'une certaine manière, on peut considérer le travail de la mémoire sous deux aspects complémentaires : le noème de la mémoire, ce qui est retenu, mémorisé, et la noèse de la mémoire, l'activité mémorielle proprement dite.

Quel est le noème de la mémoire ? De quoi se souvient-on ? La tradition platonicienne et aristotélicienne ont adopté le modèle de *l'empreinte*, comme en témoigne par exemple le *Théétète* [Platon 2006, trad. Narcy] :

Suppose [...] qu'il y ait dans nos âmes une cire imprégnable : en l'un de nous, plus abondante, en l'autre moins, en celui-ci plus pure, en celui-là plus encrassée ; et plus dure ou bien, chez d'aucuns, plus molle, ou, chez certains, réalisant une juste moyenne. [...] C'est un don, affirmerons-nous, de la mère des Muses, Mnémosyne : tout ce que nous désirons conserver en mémoire de ce que nous avons vu, entendu ou en nous-mêmes conçu, se vient, en cette cire que nous présentons accueillante aux sensations et conceptions, graver en relief comme marques d'anneaux que nous y imprimerions. Ce qui s'empreint, nous en aurions mémoire et science, tant qu'en persiste l'image. Ce qui s'efface ou n'a pas réussi à s'empreindre, nous l'oublierions et ne le saurions point. Théétète, 191 d-e.

Ce modèle de l'empreinte que l'on retrouve aussi chez Aristote, avec cette figure du sceau qui s'imprime dans la cire (De memoria et sensibilia, Parva naturalia, [Sorabji,

¹ Parret utilise la notion de *trace* pour évoquer les traces mnésiques et cérébrales. Pour notre part, nous utilisons le terme de trace de manière plus globale et générique, comme tout objet matériel, corporel (cérébral) ou extracorporel (instrument, outil), pouvant servir de support à une remémoration.

2004]), ne doit pas laisser penser que la mémoire n'est qu'un stock emmagasiné de souvenirs. Plutôt que d'image, il convient plutôt de parler de dessins, d'esquisses, c'est-à-dire non d'une réplique identique à l'objet imprimé, mais plutôt une interprétation dépendant du récepteur et de son humeur, son état, son passé.

Cela implique que l'impression mémorielle n'est pas seulement un processus passif, mais un exercice qui requiert du jugement, le jugement. Par ailleurs, la mobilisation de cette impression, pour passer de la trace mémorielle au souvenir est également un exercice et un entraînement. On sait que la mémoire était la cinquième et dernière partie de la rhétorique [Meyer 1999] et qu'elle reposait sur une technique, un art spécifique [Yates 1975]. Eduquée, entraînée, la mémoire devient un outil pour le travail intellectuel d'une précision redoutable, l'inventaire mémoriel étant la source pour l'invention intellectuelle. Mary Carruthers a montré comment, dans la tradition médiévale des moines comme des clercs, la mémoire était une d'une précision et d'une fiabilité bien supérieure à l'écrit, rare et fautif. Cette culture de la mémoire permettant aux érudits et savants de mobiliser leur bibliothèque intérieure au service de leur construction conceptuelle [Carruthers 2002,2004, Stock 2004].

Devant d'ailleurs les performances de cette mémoire, on en vient à inverser mot pour mot les propos de Pierre Nora sur l'histoire et la mémoire, si on met derrière l'histoire l'écrit. On en vient à penser qu'en ayant perdu cette culture et ascèse (exercice) de la mémoire, cette dernière s'est trouvée livrée à l'arbitraire individuel ou collectif, subjectif et spontané. De ce fait, la mémoire s'est instituée dans l'absolu de sa partialité, interdisant l'exactitude prouvée et la construction objective, bornée qu'elle était alors aux dessins imprimés par la perception, où l'empreinte des sens devient une impression subjective. Il était alors facile de lui opposer l'histoire dans ses intentions et portées scientifiques.

Mais on voit combien cette opposition est fallacieuse car elle oublie que la mémoire n'est pas seulement ce résidu rendu à l'arbitraire individuel grâce à l'invention des supports fiables de mémoire. L'opposition entre mémoire et histoire est donc à nuancer du point de vue même de l'histoire, comme on l'a vu plus haut, mais aussi du point de vue de la mémoire, comme on vient de le voir.

La conception dynamique de la mémoire

Une phénoménologie du rapport au passé

C'est que l'opposition entre histoire et mémoire tient pour acquis ce que nous appellerons le « rapport au passé ». Le rapport au passé est le fait de savoir par exemple, quand nous avons un souvenir, que ce souvenir renvoie en tant que tel à un événement disparu. De même, quand nous abordons une trace, on tient pour acquis qu'elle renvoie à une réalité passée dont elle est la conséquence. Ce rapport est la base sur laquelle on s'appuie pour interroger nos souvenirs et nos vestiges, pour déterminer leur contenu et leur véracité. Tant que ce rapport reste acquis et ininterrogé, l'opposition entre histoire et mémoire semble absolue et irréconciliable.

Mais si on s'intéresse à ce rapport, on s'aperçoit que tant l'histoire et la mémoire repose sur cette condition commune, ce rapport au passé qui relève d'une phénoménologie de la mémoire. L'opposition entre histoire et mémoire est donc largement artificielle car partielle et on voit bien que l'histoire ne peut se construire que sur la condition d'une mémoire, non pas d'une mémoire en effet arbitraire et subjective, mais une mémoire phénoménologique comme condition de tout rapport au passé et au révolu.

Il faut donc se concentrer sur cette phénoménologie de la mémoire et comprendre comment on se souvient. Comment se souvient-on ? Le rapport au passé peut se penser selon plusieurs modèles. On a ainsi :

- La rétention : le passé reste présent et donc accessible car on le retient ; c'est la permanence qui assure l'accès au passé. Le problème est alors de faire la différence entre la présence de ce qui est effectivement présent, et la présence du passé : quel est l'indice du passé, le signe qui permet de reconnaître dans ce qui est non pas ce qui est maintenant mais ce qui a été ?
 - C'est, on l'a vu, le modèle de la conception statique de la mémoire. L'objet passé reste permanent, et dure jusqu'au présent. Mais évidemment, ce modèle n'explique pas comment il fait la différence entre l'objet passé et l'objet présent, il tient ce point pour acquis dès le départ.
- La reproduction : le passé est révolu, mais il est reproduit dans le présent. Bref, souvenir, ce n'est pas retenir, mais répéter. Le problème est alors de savoir comment on peut répéter ce qui est révolu, et comment on peut savoir que ce qui est répété est bien fidèle à ce qui est passé. Autrement dit, quelle différence y a-t-il entre répétition et imagination ? Comment peut-on faire la différence entre la répétition fidèle et l'imagination fictionalisante ? Entre répétition et fiction ?
- L'inscription : cette approche est en quelque sorte le mixte des deux précédentes. On a ainsi une trace externe matérielle et spatiale qui est donc, en tant que matérielle et spatiale, permanente. L'inscription est donc une trace qui retient, et on se situe dans le premier modèle. Quand on se saisit de l'inscription et qu'on la lit ou on actualise son contenu, on répète le message dont elle est l'inscription. Cette répétition est alors la reproduction de ce qui est écoulé, reproduction gagée sur la trace qui la permet. Elle se distingue donc de la fiction car elle repose sur une trace. Et elle se distingue du présent car elle repose sur une permanence valant héritage. Mais cette solution pose elle-même des questions :
 - En quoi la trace est-elle une trace ? Comment savoir qu'elle est porteuse d'un témoignage issu de passé, auquel elle confère sa permanence et sa matérialité ? Qu'est-ce qui différencie une trace d'un objet existant ? Bref, on retrouve ici le problème de la rétention : si la trace retient comme trace une trace du passé, en tant qu'elle est un objet matériel comme les autres, en quoi se distingue-t-elle d'un objet qui n'est pas une trace ?
 - Comment gager la fidélité d'une lecture ? comment savoir qu'une lecture est authentique et qu'elle répète bien le passé comme tel ? Bref, comment les lectures ne sont-elles pas fictionalisantes ? On retrouve donc le problème de la répétition ou reproduction.

Rétention et rapport originaire au passé : l'apport husserlien

Dans ses *Leçons sur la conscience intime du temps* [Husserl 1964], Husserl a proposée une interprétation phénoménologique de la temporalité fondée sur la rétention surmontant les apories que nous avons mentionnées. On sait qu'il bâtit sa réflexion en reprenant la problématique telle qu'elle avait été posée, comme tant d'autres, par Brentano. La question, si on peut le formuler ainsi, est la suivante : comment avoir un rapport de vérité, dans une intuition de la conscience, à ce qui n'est plus ? Si on adopte en effet, à l'instar de la phénoménologie, une conception de la vérité reposant sur le donné, comment avoir un rapport de vérité au passé qui ne peut être donné puisqu'il n'est plus ? Réciproquement, comment retenir du passé sans le réduire à du présent ? Si

le passé, bien que révolu, a une forme de présence, est présent, comment alors le distinguer de ce qui est présent ?

La solution brentanienne est, comme on le sait, que le passé est reconstruit par l'imagination. Mais une telle proposition est inacceptable : si en effet le contenu du passé peut varier et être contaminé d'imagination, on ne peut mettre en doute le fait qu'il y ait eu passé. Or, si le passé n'est qu'une reconstruction de l'imagination, le sentiment même qu'il y a eu du passé serait reconstruit et donc il n'y aurait aucune différence entre mon rapport au temps et mon rapport à la fiction.

La solution husserlienne consiste alors à proposer une intuition donatrice du passé : la rétention. Chaque intuition donnée à un instant présent se transmue en une intuition *tout juste donnée*, c'est-à-dire un passé donné comme tel, en tant que passé.

De cette manière, Husserl résout l'aporie du passé en restant dans l'esprit de la phénoménologie : la rétention est une intuition originaire qui vient donner l'objet de l'intuition en chair et en os. Les formes d'intuition sont habituellement (cf *Les recherches logiques* [Husserl 1959]) la perception, la signification et l'imagination. Husserl ajoute ainsi la rétention comme forme de donation originaire (qui ne se réduit donc à aucune autre).

Rétention et souvenir

La rétention est ce qu'on appelle un souvenir primaire : ce qui est associé à la perception d'un flux temporel. Il faut la distinguer du souvenir secondaire, qui est le souvenir d'un événement passé qui n'est pas dans la continuité de la perception présente. Dans ce cas, le souvenir n'est pas un mode originaire de la conscience mais consiste plutôt dans la combinaison de plusieurs formes d'intentionnalité : l'imagination, qui redonne le contenu, et la rétention qui redonne le sentiment de temporalité associée à ce contenu. Par exemple, quand je me remémore une mélodie et qu'elle se rejoue dans ma conscience, il y a bien rétention dans cette imagination de perception, même si le contenu est redonné par l'imagination.

La question est donc de savoir quelle fiabilité je peux donner à un souvenir secondaire. Contrairement au souvenir primaire, le souvenir secondaire est entaché d'imagination :

- Le contenu du souvenir peut être reconstruit et réinventé à l'insu de celui qui se souvient ;
- Mais le principe même du souvenir est parfois sujet à caution : comment faire la part entre ce dont je me souviens et ce qui m'a été raconté : nombre des souvenirs d'enfance résultent davantage des témoignages des tiers que nous sommes appropriés que de véritables souvenirs.

Contrairement donc au souvenir primaire, on peut douter à la fois du contenu du souvenir et du principe même du souvenir. Mais cela ne l'invalide pas systématiquement ni ne supprime le fait que le souvenir repose dans son principe sur un rapport originaire au passé.

On s'aperçoit donc que le souvenir secondaire se construit à la fois sur le rapport originaire au passé que pose le souvenir primaire ou rétention, mais aussi sur la reconstruction produite par l'imagination et sa rationalisation. En effet, pour pallier l'irréalité de l'invention de l'imagination, on a un travail de rationalisation, d'enquête (d'ailleurs le sens étymologique *d'historia*) qui permet de contrôler, justifier et argumenter la reconstruction d'un « ça a été ».

Souvenir, réinvention et justification : la place de la trace

Nous avons donc une opposition binaire. D'une part, la rétention, souvenir primaire, qui donne de manière originaire et authentique le rapport au passé. Intuition donatrice, auto-remplissante, la rétention est une forme originaire de l'intentionnalité. D'autre part le souvenir secondaire, qui reconduit le passé lointain, mais non comme intuition originaire, mais comme mixte de l'imagination et de la rétention. Pour résoudre cette opposition, il faut introduire un troisième terme, ce que Bernard Stiegler appelle le « souvenir tertiaire » [Stiegler 1994], c'est-à-dire la trace objective du passé révolu. Le souvenir tertiaire est l'enregistrement d'un événement dont il maintient dans le présent la trace de sa réalité passée. Le souvenir tertiaire est le chaînon manquant permettant au souvenir de contrecarrer les inventions de l'imagination, non pour les annuler, mais pour les reconfigurer selon ce qui est possible, certain, probable.

Le souvenir tertiaire n'est évidemment pas, strictement parlant, un souvenir. Il n'est pas un souvenir, mais un objet nous permettant de nous souvenir. Si par métonymie, nous avons tous à la maison des souvenirs de notre passé, cela ne doit pas nous faire oublier qu'il ne s'agit que d'objets *présents*. Mais le souvenir tertiaire est une entité matérielle et objective, et comme telle elle peut être soumise à l'enquête et à la reconstruction rationnelle. En la mobilisant comme lien au temps révolu grâce à notre rapport originaire au passé, nous pouvons reconstruire notre passé grâce à l'interrogation rationnelle. Prenons par exemple les photos de personnes habillées selon la mode des années folles après la première Guerre mondiale que j'ai dans mon bureau. Ces photos viennent de ma famille. En quoi ses photos sont-elles des souvenirs, et me permettent-elles de me souvenir ?

Tout d'abord, je peux fonder mon interprétation de ces photos comme images d'un passé révolu tout simplement parce que j'ai un rapport au passé, je sais ce que c'est que le passé plutôt que la simple imagination. Maintenant, qu'est-ce qui me permet de mobiliser mon rapport au passé sur ces photos ? D'une part, je sais que ces photos ne sont pas des photos de tournage d'un film montrant des personnages actuels n'ayant jamais existé par le passé. Ce seraient des images du présent en fait (même s'il s'agirait aussi du passé, mais un passé non historique pourrions nous dire). Je sais également d'où me vient ces photos, comment je les ai obtenues, etc. Une enquête familiale me permet de retrouver qui est sur la photo, et faire le lien avec les êtres qui me sont chers, et qui touchent directement ma mémoire personnelle. Autrement dit, ma reconstruction historique de l'interprétation de ces photos est possible car il y a un lien à ma mémoire personnelle, qui me permet, de proche en proche, de passer de mon présent à la réalité dépeinte par ces photos, et réciproquement.

L'histoire ne se construit donc pas contre la mémoire, mais avec la mémoire au menant un travail d'enquête pour contrôler ses éventuels errements idéologiques, émotifs, subjectifs. Mais si on postulait une histoire sans aucune mémoire, on n'aurait à contrario plus d'histoire du tout : car l'histoire, déconnectée de la mémoire, ne pourrait plus se fonder sur le lien au passé donné par la mémoire, lien donné par la rétention et mobilisé par le souvenir.

En conséquence, entre le « il y a eu » de l'histoire et le « je me souviens » de la mémoire², il faut une nécessaire composition et non une opposition. Sans mémoire l'appétence à l'histoire, et son sens même disparaît, mais sans histoire la mémoire se dissout dans son rapport imaginaire au passé.

² Henry Rousso, *la hantise du passé*, Textuel, 1998.

Le sens de l'archive doit donc être recherché dans cette tension entre mémoire et histoire, dans son rôle pour soutenir le travail de la mémoire et sa réinvention imaginée du passé par l'enquête scientifique historique. Nous parlons bien d'une « réinvention imaginée » du passé : en effet, on ne peut parler de certitude en histoire, encore moins d'exactitude : on en est réduit au probable [Marrou 1961]. A l'instar des autres sciences, il s'agit de *re-construire*, d'inventer, de supposer, mais en s'imposant le crible de la critique et la contrainte de l'argumentation. « Roman vrai », comme le suggère Paul Veyne [Veyne 1971], l'histoire n'abandonne en rien ses exigences scientifiques mais ne dogmatise pas ses résultats.

Première synthèse provisoire

Avant d'aborder la dernière partie de notre argumentation, nous pouvons tenter de résumer là où nous en sommes. Nous sommes à la croisée des thèses suivantes :

- la mémoire est un exercice actif de remémoration qui repose sur des traces mnésiques ou matérielles laissées par le cours des choses et des perceptions ;
- la mémoire repose sur plusieurs éléments :
 - une rétention ou souvenir primaire, qui consiste, dans la perception d'un cours temporel comme celui d'une mélodie, à la donation (intuition en personne) du passé tout juste passé, de présent en train de s'écouler et de s'abîmer dans le passé. La rétention donne la perception du temps dans son écoulement, la perception de la temporalité. C'est donc sur la rétention que nous pouvons construire notre rapport au passé, car nous savons grâce à la rétention ce qu'est le passé.
 - Le souvenir, ou souvenir secondaire, qui consiste dans la remémoration, le fait de réactiver la trace du passé (mnésique ou matérielle). Ce souvenir est reconstruit par l'imagination. Comme tel, il ne peut prétendre à l'originarité de la rétention.
 - La trace, ou souvenir tertiaire, qui consiste dans la trace matérielle laissée par l'événement. Cette trace permet la remémoration, c'est-à-dire le souvenir secondaire, et son contrôle car, matérielle, elle peut être confrontée, étudiée et manipulée selon les critères d'objectivité.

La rétention assure le rapport au passé ; le souvenir, secondaire ou tertiaire, fournit le contenu du passé.

- La mémoire est donc une reconstruction à partir de traces pour imaginer un souvenir sous le contrôle de l'enquête.

La question qui se pose à présent est la modalité de la reconstruction que l'on peut opérer à partir des traces ou souvenirs tertiaires. Nous allons montrer, dans la section suivante, que cette reconstruction prend la forme du récit, la forme linguistique permettant le rapport à l'absence, c'est-à-dire ce qui n'est pas là (parce qu'il est révolu – le passé, parce qu'il n'existe pas – l'imaginé, ou parce qu'il a une autre forme d'existence – l'idéal), la forme narrative permettant le rapport au passé. En effet, le discours, processus temporel, temporalise la conscience et lui permet de construire son rapport au passé, et du coup le rapport au passé en général. Bref, se souvenir, c'est se raconter des histoires ; l'histoire, la Mémoire, c'est aussi se raconter des histoires, mais pas n'importe lesquelles, pour aboutir à l'Histoire.

Une phénoménologie de la trace

Parvenu à l'endroit où nous en sommes, le problème est donc de pouvoir définir comment se saisir de la trace comme support de remémoration. Qu'est ce que cela signifie que de se souvenir à l'aide de souvenirs tertiaires ? On en revient toujours à la question de caractériser la temporalité et de discerner ce qui permet de qualifier le passé comme tel, le présent comme tel, etc. Autrement dit, comment savons nous, quand un contenu mental ou un objet matériel renvoie au passé, au présent, au futur ?

Le premier constat que l'on peut faire est que la trace matérielle ne porte pas en elle de marque de la temporalité. Rien ne distingue une trace du passé d'une autre trace, car toute trace, en tant que trace, est la trace d'un événement qui la précède. Par conséquent, tout dépend comment nous interprétons la trace. La trace permet de viser l'absent, et un absent passé car précédent la trace. Le fait que l'événement ou l'objet dont la trace est la trace ait perduré et soit donc contemporain de sa trace est un autre problème. Mais cela ne permet pas de dire que la trace est davantage trace du présent qu'une autre trace qui serait davantage trace du passé.

Donc, si l'objet ne porte pas le temps avec lui, il faut sans doute s'intéresser à la manière dont il se donne à nous pour découvrir comment la temporalité se manifeste. On peut alors faire la remarque suivante :

- Dans la perception, l'objet perçu se donne par définition de manière présente, car sa donation coïncide avec le flux de la conscience. A l'instar de l'évidence cartésienne, tant que je perçois, l'objet perçu est contemporain de ma conscience et donc est présent.
- Dans l'intention, la conscience vise un contenu qui peut être absent. Cela se manifeste par le fait que l'intention ne se fait pas sur le mode de la donation, où un objet nous est donné à percevoir, mais sur le mode de l'absence, où un objet est visé sans être donné. Autrement dit, l'intention est vide, la perception est un plein. C'est l'absence de l'intention qui est le principe de possibilité de la temporalité. Puisque ni le passé ni le futur ne sont présents, ils ne peuvent se dévoiler que sur le mode de l'absence. Par conséquent, il faut donc qu'il y ait une donation par l'absence pour qu'il y ait temporalité. Le temps est donc une *distensio animi* dans la mesure où la visée portant sur l'absence dépasse le périmètre du donné, et élargit l'esprit à l'absence de l'idéal (intemporel) ou du temporel (passé / futur).

A partir du moment où on pense, on vise à vide, on se donne les moyens de viser ce qui n'est pas là. Mais justement, cela ne permet pas de distinguer l'absent parce que idéal, et l'absent parce que révolu, bref le virtuel du temporel. Il faut donc une visée particulière où le passé se donne lui-même à voir comme passé, où sa passéité se manifeste elle-même comme une modalité originaire de l'absence.

Encore une fois, comme on l'a vu plus haut, c'est Husserl qui va nous aider ici. La notion même de rétention permet de viser ce qui n'est plus : le présent ne retient pas le passé en le reproduisant dans le présent, mais en le retenant comme passé. Autrement dit, c'est son absence même qui est maintenue dans le présent.

Avec cette notion de rétention primaire, et son pendant, la protention, on obtient les modalités temporelles originaires. Comme l'a bien vu Husserl, dans le présent de la perception, là où l'objet est contemporain de la conscience et donc présent par définition, ce qui est présent, ce n'est pas l'objet perçu, mais le passé de l'objet écoulé. C'est la perception de l'objet temporel.

Importance de la parole

On a donc la donation du passé grâce à la notion de rétention. Par ailleurs, on a aussi la notion d'absence grâce à la parole et au langage qui permet de viser l'absence. Le propre du mot linguistique est de donner un signifié qui n'est pas là à travers un signifiant qui s'efface à son profit. Si la rétention donne le passé, le mot donne la visée de l'absence. La parole comme flux donne donc à la fois le passé et l'absence, autrement dit la vie de l'esprit : la vie car elle possède une dynamique dont elle peut avoir conscience, percevant dans l'évanescence de la parole le passage du temps et la présence du passé, et dans le mot la présence de l'absent. Présence du passé, présence de l'absent, la parole permet à l'esprit de s'auto-objectiver, de prendre conscience de lui-même comme dynamique et comme puissance. L'esprit s'émancipe du temps : il a conscience du passé qui n'est plus et du futur qui n'est pas encore, il dépasse le simple présent, il n'est pas limité au présent. De même il s'émancipe de l'espace, de sa coïncidence simple avec une position unique dans l'espace, car il peut percevoir l'absent. Par conséquent, la parole donne naissance à la vie de l'esprit qui s'objective et semble pouvoir s'autonomiser.

Mais ce jeu resterait limité si on était confiné à l'espace de la conscience, et aux rétentions de l'écoulement de la conscience. Il faut donc pouvoir renouer avec la problématique de la trace.

Trace comme écart à soi

La trace est un objet matériel qui est perçu et donc donné comme présent. Mais il est perçu comme portant la marque de l'absence, l'absence de l'événement dont il est la trace. L'hypothèse que nous faisons est que le parcours interprétatif de la trace permet de réactiver un écoulement qui ne coïncide pas avec la trace elle-même. Si on prend un exemple technologique, le CD permet de réactiver l'écoulement musical qu'il n'est pas. C'est ce décalage entre l'objet et ce qu'il donne à percevoir qui lui donne le statut de trace.

Comment alors comprendre que nous ayons un rapport au passé qui ne soit pas seulement un rapport à ce qui vient d'être écoulé ? Quelle différence entre la rétention et le souvenir ? Cette distinction qui semble aller de soi pour tout le monde ne me paraît pas si triviale que cela. Si j'ai un souvenir, je le perçois dans ma conscience. Comment se distingue-t-il d'une simple fiction, d'un contenu imaginaire ? Que j'imagine un éléphant rose, je sais que je ne me souviens pas d'un éléphant rose. Par contre, quand je crois m'en souvenir, il se peut que ce soit néanmoins fictif.

Le souvenir (secondaire) est souvenir car :

- Il est déconnecté du flux originaire ;
- Il est reproduit dans le flux originaire.

Contrairement à une perception, ou une imagination, le souvenir se donne comme un déjà-là rejoué, re-vécu. C'est le fait que le flux de conscience soit déconnecté de la productivité originaire de la conscience, c'est-à-dire son flux spontané, le cours de la conscience, mais soit en fait la reproduction de ce qui est un ailleurs de la présence vécue, qui est la marque du souvenir. Le souvenir, c'est ce qui interrompt la perception et suspend la productivité imaginaire.

A ce moment là, on comprend mieux le rôle de la trace : la trace est l'outil permettant d'interrompre le flux de la conscience et de lui imposer une reproduction qui n'est ni sa perception, ni son imagination. En imposant à la conscience un ordre qui n'est pas le sien, la trace véhicule un ailleurs et une précédence. Ailleurs car c'est imposé,

précédence car la trace est déjà-là. Donc on revit l'écoulement suscité par la trace comme étant un déjà vécu, le déjà là de la trace impliquant un déjà vécu.

D'où le sentiment insolite des traces réactivant un passé qu'on a pas vécu, mais qu'on croit revivre grâce à la trace : puisque le déjà là de la trace renvoie à un déjà vécu de l'écoulement qui suscite, on comprend que souvent l'histoire a prétendu visé la compréhension des hommes du passé comme ils se comprenaient eux-mêmes, et qu'il fallait donc revivre ce qu'ils avaient vécu.

Unification par la parole

Mais pour que la trace puisse susciter son écoulement, puisse susciter son interprétation, il faut qu'elle soit interprétable, c'est-à-dire qu'on puisse la mobiliser sur le mode de l'intention et pas seulement sur le mode de la perception. Autrement dit, on peut voir un livre non comme un trace, mais comme un objet graphique. Si on l'utilise comme trace, c'est qu'on le mobilise pour l'interpréter. Il faut donc un habitus permettant de viser la trace comme trace, une tradition dans laquelle on maintient l'interprétabilité de la trace. Seule une pratique, à l'instar de la parole, permet de maintenir le rôle symbolique de la trace, sa signifiante dans la mesure où elle permet de viser ce qui n'est pas là. Autrement dit, c'est parce que le voile du langage recouvre la trace de son intentionnalité que l'on conserve la pratique intentionnelle de la trace. C'est parce qu'on en parle, qu'on échange linguistiquement à son endroit que la trace reste trace.

La parole est donc à la fois le principe de la temporalisation de l'esprit (donné de l'absent – signifié – et du révolu – flux) et appropriation de la trace. C'est la pratique de la parole qui permet de replonger la trace tant dans l'actualité de la conscience que dans sa visée de l'absent et du révolu. La trace ne peut être réactivé que si l'on en parle. La légende des photos par exemple n'est pas donc pas seulement une explicitation, c'est un embrayeur sur le discours, le flux de parole. C'est aussi pour cela le modèle linguistique est si prégnant au cinéma : un flux signifiant doit participer à la parole, dans la mesure où il est signifiant.

Bref, c'est la vie de l'esprit, au sens où la parole dépasse le présent et la position, c'est la vie de l'esprit qui permet de mobiliser la trace comme support de visée. Elle la plonge dans l'intentionnalité linguistique qui lui prête sa visée.

Quand il y a rupture de tradition, quand la vie de l'esprit ne sait plus parler de la trace, il y a perte. La trace devient une simple perception, sans donation autre que la pure matérialité de la trace.

Ce n'est pas totalement exact, car il n'y a pas de simple perception, mais des perceptions toujours imbibées de discours qui peuvent l'interpréter. Mais quand il y a rupture de tradition, le réinvestissement par la parole devient purement arbitraire, comme quand les artistes de la cathédrale du Puy mobilisaient pour des raisons esthétiques les écritures arabes du fait de leur calligraphie.

Trace et récit

La parole qui raconte la trace est donc la manière de se remémorer le souvenir dont la trace est le vestige, le témoin. Il s'agit bien de parole dans sa discursivité temporelle et dans sa distanciation symbolique. Parce que le mot vise à vide, parce que le processus temporel donne le passé à plein, la narration permet de viser ce qui n'est plus (le souvenir) en restituant l'authenticité du passé. Bien que le contenu soit révolu et à

jamais perdu, la narration le réinvente dans la forme authentique d'une relation au passé.

Par conséquent, nous ne sommes plus seulement dans le registre de la réinvention comme on l'a vu dans la section précédente, mais dans celui de la narration, de la *fiction*. Cela peut paraître paradoxal, puisqu'il pourrait falloir en conclure qu'aucune vérité ne pourrait être trouvée dans notre lien au passé. S'il faut attendre une vérité absolue, certes, il faut abandonner cet espoir. Mais quelle science la procure ? S'il faut admettre que nous avons des théories plus ou moins probables, alors il devient possible de distinguer entre les différentes fictions que nous racontons.

La fiction peut en effet être contrôlée par des réseaux argumentatifs, par des systèmes de raisonnement qui établissent différents niveaux de véracité. Cela peut aller de la littérature où aucun réseau ni système n'est établi à l'avance, mais construit par l'écriture dans la relation entre l'auteur et ses lecteurs, à l'histoire comprise comme « roman vrai » (Paul Veyne), à enfin la science formalisée qui abolit toute temporalité et fiction reproductrice grâce à des relations formalisées entre les énoncés.

Car enfin, toute science reconstruit à partir de ses expériences passées, des traces qu'elles ont laissées. Sont-elles distinctes de l'histoire ? Oui bien sûr, dans la mesure où leurs expériences sont répétables, et la modélisation et l'argumentation sont formelles. Non, dans la mesure où ce sont des fictions, les plus contrôlées qu'on ait, mais fictions quand même.

Seconde synthèse provisoire

La phénoménologie du rapport au passé nous avait indiqué que la rétention établit le rapport originnaire au passé, le souvenir (secondaire et tertiaire) en donne le contenu. Si j'ai un passé et peux me rapporter à ce dernier, c'est que je me constitue à partir du passé, dans un rapport direct. Mais si j'ai des souvenirs, c'est que je constitue dans ce rapport au passé des objets comme passé.

Comment se passe cette constitution ? Comment mon rapport *au* passé donné par la rétention peut me donner *un* passé grâce à mes souvenirs ? C'est ici que nous avons mobilisé l'instance de la parole. La parole narrative est un processus temporel qui permet de se rapporter à l'absent. En tant que processus, la parole me constitue dans ce rapport dynamique au passé ; en tant que discursive et langagière, la parole me met en rapport à l'absent, à ce qui n'est pas (le fictif ou l'idéal) ou à ce qui n'est plus (le révolu). La parole fait donc le pont entre la rétention et le souvenir, entre l'activation de la remémoration (je me souviens) et le contenu de la mémoire (le souvenir).

On en arrive donc à une tension entre deux éléments apparemment contradictoire :

- Un rapport authentique et véritable au passé donné par la dynamique rétentionnelle ;
- Un contenu de la mémoire conjectural appréhendé par le récit et la narration.

Par conséquent, *il est hors de doute que je veux me rapporter au passé quand je me souviens, mais ce dont je me souviens n'est pas hors de doute.*

Enfin, il est évident qu'il faut donc transmission aussi fidèle que possible des souvenirs, mais ces derniers ne sont interrogeables comme souvenir qu'au travers de la fondation mémorielle de la rétention et de la constitution interprétative de la narration discursive. Le modèle dynamique de la mémoire que nous avons proposé ici ne nie donc pas la nécessité de la transmission, mais sa suffisance, et son autonomie. Suffisance : un souvenir-objet transmis ne suffit pas à assurer la fonction mémorielle. Autonomie : la

seule transmission du souvenir-objet n'est que du stockage s'il n'est pas accompagné d'un souvenir-processus, qu'on a analysé ici comme fondation rétionnelle et reconstruction narrative. Autant dire que nos entreprises contemporaines de mémoire sont surtout du stockage, qui risque d'être inutiles si on laisse en déshérence le souvenir-processus, la reconstruction narrative des souvenirs à partir de ces traces stockées et transmises.

La dynamique d'une mémoire numérique

Il s'agit à présent de revenir au problème de la mémoire numérique à partir du modèle dynamique de la mémoire que nous venons de fonder sur une phénoménologie de la trace. Précisons dans un premier temps comment se présente la problématique de la préservation numérique.

Préservation numérique

Le numérique s'est imposé comme nouveau support incontournable pour la plupart des contenus. Le numérique introduit une rupture dans l'histoire des supports dans la mesure où il nécessite une instrumentation et une manipulation pour permettre l'accès au contenu archivé. En effet, il convient de distinguer deux types de supports [Bachimont 2009] :

- Les médias perceptifs ;

Les médias perceptifs sont les supports ne nécessitant aucun appareillage particulier pour consulter le contenu archivé. Si l'utilisateur/ acteur doit être parfois prothésisé ou équipé (paire de lunettes par exemple), c'est pour restaurer les conditions « normales » de perception. Mais le contenu lui-même n'est pas instrumenté. Il n'y a donc pas de médiation technologique particulière pour accéder au contenu, il ne demeure que la médiation culturelle nécessaire à la compréhension, le décodage et l'interprétation du contenu.

- Les médias technologiques ;

Les médias technologiques sont des supports qui consistent dans un enregistrement et codage du contenu qui doit être mécaniquement et techniquement décodé pour permettre l'accès et la consultation. A l'incontournable médiation culturelle, il faut donc ajouter une médiation technologique pour l'accès au contenu. Si le numérique est le média technologique par excellence, il n'est pas le seul ni le premier, l'audiovisuel ayant été historiquement le précurseur, ainsi que les techniques de télécommunication et transmission [Mattelart 1994].

Le numérique impose, comme on l'a dit, un décodage du contenu archivé pour permettre sa consultation. L'archive n'est pas donc pas le contenu lui-même, mais une ressource codée, conservée pour être relue par un équipement qui dispose des connaissances nécessaires pour décoder la ressource et reconstruire le contenu consultable (via un écran, une impression sur le papier, etc.), à l'instar des médias perceptifs. Cela implique que le contenu numérique archivé ne se redonne qu'à travers la reconstruction, plus ou moins fidèle, qu'effectue le dispositif de lecture. Parfois, ce dispositif améliore les conditions de lecture. Mais il pourrait aussi altérer le contenu. En principe, rien ne distingue ces deux possibilités, sinon la confiance faite aux concepteurs des outils de lecture. Comme l'avait déjà compris Illich, l'ordinateur est avant tout un outil de manipulation : il manipule pour donner à consulter, il manipule pour traiter et transformer. Par conséquent, la vérité et la fidélité deviennent des problèmes et des enjeux dès lors qu'on numérise et informatise :

Les nouveaux médias restent [...] à même de fixer et de transmettre des informations, mais ils ajoutent à ces deux fonctions classiques une troisième fonction, celle de la manipulation du savoir et de l'information, laquelle paraît se mettre en place au détriment des deux autres. [Illich 1991]

Les médias technologiques posent différents problèmes pour la préservation et la transmission des contenus. Le premier, qui frappe les deux catégories de médias, est le *fossé d'intelligibilité* : avec le temps, un contenu se décontextualise et la médiation culturelle devient de plus en plus difficile et spécialisée, pour ne plus être parfois assumée que par quelques experts ou universitaires (par exemple, les anciennes inscriptions et les paléographes, etc.). Le contenu devient inintelligible et perd sa *lisibilité culturelle*. Le second problème, concernant les médias technologiques, est le *fossé d'obsolescence* : les techniques et les appareils nécessaires à la maintenance et à l'accès au contenu ne font plus partie du système technique courant et nécessitent une prise en charge particulière, elle aussi de plus en plus coûteuse avec le temps. Le contenu perd alors sa *lisibilité technique*.

Si le fossé d'intelligibilité est en général bien pris en compte, le fossé d'obsolescence est quant à lui plus récent et présente notamment de grandes difficultés dans le cas du numérique. On distingue usuellement 4 approches pour pallier ce fossé :

- L'approche muséologique

Cette approche consiste à conserver les contenus tels quels ainsi que leurs outils de lecture. On reproduit ainsi non seulement l'information à conserver mais aussi les conditions de lecture propres à une époque et à un contenu. Valable pour un volume faible de contenus, cette approche se heurte en outre à la difficulté de maintenir en fonctionnement des outils obsolètes. Mais elle reste utile pour se rendre compte des conditions de jeu pour les jeux d'arcade par exemple, ou encore la lecture de contenus anciens comme les premières versions Word.

- La migration

La migration consiste à faire évoluer le format technique des contenus pour les garder compatibles et adaptés aux outils de lecture disponibles dans l'environnement technologique du moment. Coûteuse puisqu'il faut l'appliquer à tous les contenus, cette stratégie est aussi la plus simple à mettre en œuvre. De plus, elle permet de faire bénéficier les contenus migrés des perfectionnements liés aux formats et à leurs lecteurs.

- L'émulation

Plutôt que de faire évoluer les contenus, on simule sur les environnements du moment les outils de lecture des formats anciens. Solution séduisante en théorie, car on garde les contenus identiques à eux mêmes sans avoir à la faire évoluer, elle est fragile car une émulation n'est jamais parfaite ni efficace. De plus, il faut suivre l'évolution des outils de lecture par une cascade d'émulateurs, ce qui induit une complexité technologique coûteuse et inefficace. Depuis quelques temps, on pense préserver les contenus en les émulant sur une machine virtuelle, la tâche n'étant alors que d'implémenter la machine virtuelle sur l'environnement cible [Lorie 02]. Possédant de fervents défenseurs comme [Rothenberg 99] car permettant un archivage à l'identique respectant intégrité et authenticité, sans avoir à choisir pour la postérité ce qu'il faut retenir d'un contenu pour le faire migrer ou le reproduire, cette approche connaît un surcroît d'intérêt ces derniers temps grâce à l'approche virtuelle.

- La description

Cette dernière approche consiste à ne pas conserver les contenus enregistrés dans la mesure où ils sont partiels, incomplets ou mal définis (formats ad hoc, connaissances imparfaites de ces derniers, etc.). Il vaut mieux par conséquent conserver une description des contenus qui permettent de les reproduire. La description peut porter sur les points essentiels à reproduire, l'intention de l'auteur à respecter (par exemple [Depocas 03]), l'apparence graphique, etc.

Ces approches ne sont pas tant en compétition qu'en composition, les stratégies de préservation devant parfois les intégrer et les adapter pour aborder les différents types de contenu et de contexte.

Fossé d'intelligibilité et herméneutique

Si nous reprenons ces conclusions dans la perspective de notre problématique initiale, l'archive et le numérique, on voit que se souvenir, c'est se raconter des histoires. Préserver, c'est ne pas arrêter de se raconter des histoires. Et transmettre, c'est associer nos héritiers aux histoires que nous racontons. Ce ne sont pas seulement les destinataires de nos archives, mais nos auditeurs à qui nous racontons le sens de nos archives.

Quels sont donc les enjeux associés à la conservation et la transmission d'une archive ? l'appétence et la pertinence. Il faut que l'archive reste un enjeu et un problème pour la communauté : c'est le lien mémoriel. Il faut que l'archive fasse sens, d'une manière ou d'une autre, c'est le lien narratif.

En deux mots, si l'éloignement dans le temps signifie le glissement du contenu de la mémoire à l'histoire, seul le lien à la mémoire entretient l'appétence pour le contenu et seuls les récits dont on dispose procure la pertinence nécessaire pour lancer l'enquête qui permettra de déterminer son intelligibilité.

Car, bien sûr, l'archive devient étrangère au fur et à mesure du temps. Elle doit donc être interprétée pour recouvrer son intelligibilité, selon le motif classique de l'herméneutique [Grondin 1993] : celle-ci intervient quand une incompréhension apparaît, que l'on a de l'inintelligible qu'il faut donc « traduire » ou interpréter³. L'herméneutique intervient dans la transmission archivale quand il faut combler la distance entre la prétention au sens que possède l'archive et la véritable compréhension qu'on en a, qui s'avère donc lacunaire. La prétention ne peut donc être remplie, et le déficit est comblé par le détour herméneutique. Il y a donc une présomption de sens de l'archive alors que le sens fait défaut. C'est ce défaut qui correspond à l'enclenchement de la démarche interprétative. D'une certaine manière, ce défaut est nécessaire pour qu'il y ait véritablement transmission archivale, c'est-à-dire l'exercice de la mémoire pour la création du souvenir. C'est le défaut qu'il faut [Stiegler 1994] pour qu'il y ait mémoire.

Cette démarche consiste à combler la distance et l'éloignement dans lequel s'enfonce le contenu archivé en lui apportant les commentaires, notes, gloses, annotations permettant de donner les clefs de lecture pour le rendre intelligible au lecteur contemporain. Plus personne ne lit les manuscrits conservés d'Aristote sans prendre en compte les critiques érudites, les commentaires, et les questions / réponses qu'une tradition patiente et scientifique a élaboré. Ce travail se construit selon nous selon deux orientations principales :

- Une orientation selon laquelle le contenu archivé est interrogé pour répondre à des questions du présent. Si son contenu est intelligible, c'est qu'il s'insère dans les questionnements d'une communauté qui s'interroge et le mobilise. Ce questionnement peut certes être uniquement érudit, et ne pas renvoyer à des

³ « interpréter, ce n'est rien d'autre que de fournir les concepts qui sont nécessaires à l'intelligence complète d'un passage ». Chladenius, *Einleitung zur richtigen Auslegung vernünftiger Reden und Schriften*.

questions sociétales du moment. Mais il importe qu'il existe une communauté *présente* pour laquelle le contenu participe au traitement d'une question.

- Une seconde orientation selon laquelle le contenu est interrogé pour lui-même, dans son contexte propre et la signification « originelle » qui est la sienne.

Ces deux tendances sont respectivement, comme nous l'avons noté dans [Bachimont 2007] une tendance à l'appropriation d'une part et d'objectivation d'autre part. Ces deux tendances font système et se construisent l'une l'autre : c'est parce que le contenu fait problème qu'on l'interroge et tente de le comprendre dans ce qu'il peut apporter, donc de le comprendre pour lui-même. Mais en le comprenant pour lui-même, on reconstruit son univers problématique, on lui redonne vie et l'insère de ce fait dans la sphère des problèmes de la communauté qui questionne, communauté scientifique ou autre.

Par conséquent, ce n'est que parce qu'on a un intérêt pour aujourd'hui que le contenu peut être compris pour lui-même. Il ne s'agit pas d'une « main invisible » qui s'appliquerait à l'archive. C'est plutôt une loi herméneutique : le comprendre ne peut s'appuyer que sur l'appétence pour une question ou un problème actuel, mais cette appétence est le gage qu'on interrogera sans doute avec le plus de rigueur et de profondeur un contenu qui sinon s'enfoncerait dans le désintérêt global dont l'érudition ne pourrait le sortir.

Ainsi, en interprétant Aristote pour ses frères du Studium, pour répondre à leurs questions et pour prendre part dans les débats de l'époque, Saint Thomas a travaillé autant pour la postérité que pour ses contemporains. La rigueur qu'imposait l'enjeu des débats, la virulence des échanges intellectuels, ont impliqué que le présent et ses intérêts était le meilleur garant pour préserver le passé dans son intelligibilité pour l'avenir.

Le présent comme médiateur, cela implique de s'impliquer personnellement, dans ses idées et risques théoriques, car cette implication fait que l'on prend le passé au sérieux et qu'ainsi on le traite correctement, plus en tout cas qu'une critique qui n'a d'éthique que l'objectivité et la neutralité, rompant le lien à la mémoire contemporaine, à l'appétence pour le passé et donc sa pertinence.

L'historiographie plus récente fourmille d'exemples : l'extraordinaire érudition dont fit preuve les savants et historiens de la 3^e République répondait à des enjeux politiques importants du moment. Mais le génie de ces professeurs fut de trouver dans leurs polémiques la motivation pour approfondir la science et creuser les questions [Noiriel 1998].

Comme nous l'avons soutenu ailleurs [Bachimont 2009], l'intelligibilité d'un contenu dans le temps repose d'une part sur la transmission du support (le contenu comme objet) et d'autre part sur l'entretien de la mémoire à son endroit, la tradition. Relire constamment un contenu, c'est l'intégrer dans notre exercice mémoriel, et l'intégrer à la vie de l'esprit. Dès qu'une rupture de tradition se rencontre, que le contenu n'a plus de lien avec la tradition, la mémoire qui permet de le recevoir, il est perdu. Ce que nous ont montré les exemples classiques des écritures anciennes, c'est qu'en l'absence d'une tradition à laquelle raccrocher les contenus il est impossible de les déchiffrer et de leur redonner leur intelligibilité.

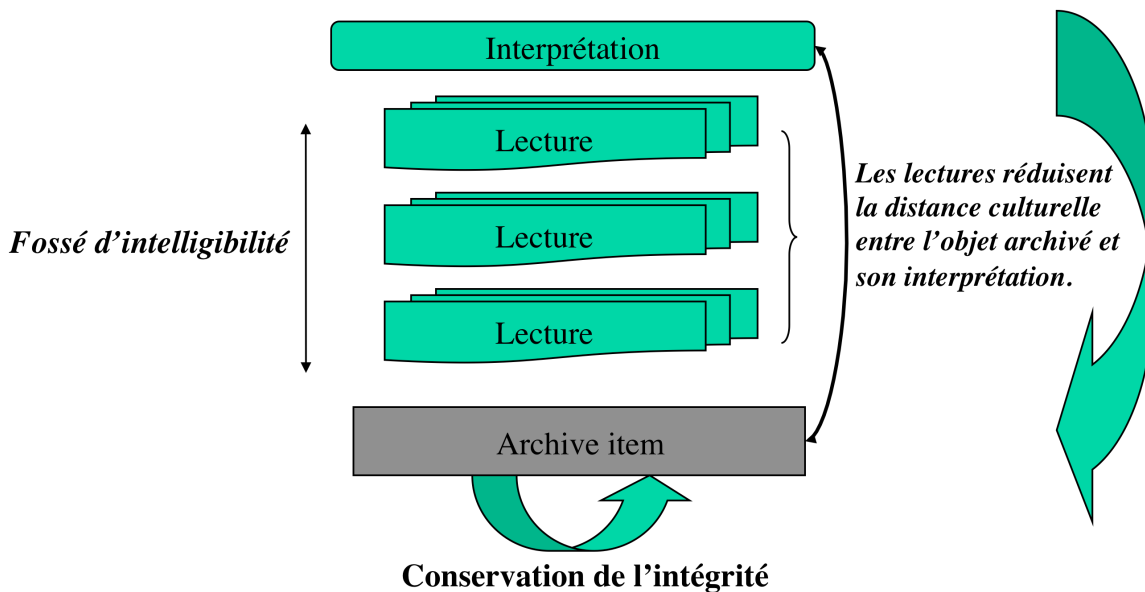


Fig 1 : Le fossé d'intelligibilité, ou comment les lectures contemporaines se sédimentent pour transmettre la lisibilité au cours du temps.

Epilogue : enjeux d'une mémoire numérique

Le numérique est un cadre exemplaire pour une réflexion sur la mémoire : en effet, toute trace archivée exige une reconstruction et une réinvention du contenu qu'elle conserve ; c'est parce qu'on relit constamment la ressource numérique qu'elle reste lisible culturellement et techniquement. Point de départ de notre argumentation, le numérique en est ainsi la conclusion : il est à présent possible de définir les deux enjeux principaux d'une mémoire numérique.

Le premier enjeu est celui d'une *politique de la mémoire*. Il s'agit ici, non pas de devoir de mémoire, de commémoration, etc. Il s'agit tout simplement de maintenir un horizon problématique où convoquer nos traces mémorielles. La mémoire n'est pas un enjeu pour elle-même : commémorer revient à figer le passé dans sa rupture au présent sans qu'aucun lien ne soit plus possible [Todorov 1995].

Le second enjeu est celui d'une *critique de la mémoire*. Il s'agit de construire l'appareillage critique propre au numérique pour permettre de plonger nos traces mémorielles numérisées dans les réseaux argumentatifs de leur examen scientifique. Les problèmes sont nouveaux par leur ampleur, mais par forcément par leur teneur :

- L'intégrité : tout contenu numérique doit évoluer pour rester lisible (lisibilité technique et fossé d'obsolescence). Comme s'assurer que la transformation est respectueuse du contenu ? Quels sont les invariants à conserver ?
- L'authenticité : en quoi un contenu est-il ce qu'il prétend être [Duranti 1996] ? Quels sont les critères que l'on peut proposer ? En particulier, le numérique est un support de manipulation permettant de décliner des variantes au gré des transformations et reconstructions de contenus. Quelle variante est la plus authentique ? Qui est la variante de qui ?
- La fiabilité : le contenu, comme tel, exprime une intention de signification. En quoi peut-on faire confiance au contenu comme fait (ce qu'il est) et comme dit (ce qu'il affirme) ? Quelle vérité a-t-il par rapport à son environnement

On voit ainsi que le numérique nous renvoie à un questionnement proche d'une philologie et herméneutique numériques :

- comment établir les contenus, dans leur intégrité, authenticité, fiabilité ? c'est le projet d'une philologie numérique ;
- comment interpréter les contenus numériques et les confronter dans leur multiplicité ? C'est le projet d'une herméneutique numérique.

Aussi bien, ces questions sont anciennes, mais la manière de les poser est nouvelle. C'est donc un nouveau champ qui s'ouvre à nous.

Conclusion

La conclusion de cet article est donc une argumentation plaidant pour les thèses suivantes que nous considérons constituer notre programme de recherche :

- toute histoire repose sur la mémoire comme à sa condition de possibilité ;
- l'enjeu est d'articuler la reconstruction historique, critique et scientifique par nature, à l'invention de mémoire, qui maintient le lien au passé ;
- c'est dans la mémoire que l'intérêt au passé et son intelligibilité demeure : si la critique historique permet de contrôler, explorer, c'est qu'elle s'appuie sur un élan originaire de la conscience pour laquelle il y a du passé.
- Cet élan vers le passé, nous l'appelons l'appétence de la mémoire. Elle doit s'adosser à la compétence historique pour qu'il y ait véritablement souvenir et pas seulement imagination.
- L'appétence de la mémoire est une préoccupation pour l'actuel et le présent. On se souvient pour ici et maintenant. C'est donc l'intérêt arbitraire pour le présent qui permet, par la posture critique et scientifique, de se réappropriier le passé et de le reconstruire dans son objectivité. Appropriation et objectivation sont les deux pendents d'un même système d'interprétation.
- Le présent de l'archive devient dès lors une trace qu'il faut mobiliser pour répondre aux questions que pose notre mémoire dans son actualité, mais dans son objectivité matérielle et culturelle, collective et scientifique.
- La mobilisation de la trace se fait par le récit : c'est parce qu'on parle autour des archives et des archives qu'on peut viser le passé dont elles sont la trace.
- Roman, fiction, le récit archival rentre dans le lacis des contrôles argumentatifs et scientifiques. Ce qui fait qu'il s'agit plus de science que de simple fiction, c'est donc moins le résultat qui n'est rien moins que probable, que le processus, qui recherche la rigueur critique et argumentative, calculatoire et formelle, idéalisante et démonstrative.

L'enjeu de l'archive est donc dans la médiation entre le passé et le présent, cette médiation étant le meilleur garant pour préparer l'avenir. Plutôt que d'imaginer un futur qui ne nous attend pas, il convient d'être à la hauteur de notre présent, c'est le mode de transmission le plus respectueux de l'avenir. L'avenir ne se réduit pas à ce que nous lui léguons : il est absurde d'accumuler les archives pour nous déjà inintelligibles en pensant que le futur saura bien s'en débrouiller. Plutôt que d'écraser nos héritiers de notre ignorance et irresponsabilité, il convient bien plutôt de prendre au sérieux notre mémoire et nos traces archivées à l'aune des problèmes assumés du moment.

Bibliographie

Bachimont, B. (2007). *Ingénierie des connaissances et des contenus : le numérique entre ontologies et documents*. Paris: Hermès.

- Bachimont, B. (2009). Archivage audiovisuel et numérique : les enjeux de la longue durée. In C. Leblond (Ed.), *Archivage et stockage pérennes* (pp. à paraître). Paris: Hermès.
- Bourdé, G., & Martin, H. (1997). *Les écoles historiques*. Paris: Seuil.
- Carruthers, M. (2002). *Le livre de la mémoire : la mémoire dans la culture médiévale* (D. Meur, Trans.). Paris: Macula.
- Carruthers, M. (2002). *Machina Memorialis : méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen Âge* (F. Durand-Bogaert, Trans.). Paris: Gallimard.
- Casey, E. (2000). *Remembering: A Phenomenological Study*. Bloomington, USA: Indiana University Press.
- Depocas, A., Ippolito, J., & Jones, C. (Eds.). (2003). *L'approche des médias variables : la permanence par le changement*. Montréal, New York: Fondation Daniel Langlois et Guggenheim Museum Publications.
- Duranti, Luciana. 1996. Reliability and authenticity: The concepts and their implications. *Archivaria*, no. 39: 5-10.
- Grondin, J. (1993). *L'universalité de l'herméneutique*: Presses Universitaires de France.
- Halbwachs, M. (1997[1950]). *La mémoire collective* (Edition critique de Gérard Namer ed.). Paris: Albin Michel.
- Husserl, E. (1959). *Recherches Logiques*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Husserl, E. (1964). *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Illich, I. (1991). *Du lisible au visible : la naissance du texte. Sur l'art de lire de Hugues de Saint-Victor*: Le Cerf.
- Leduc, J. (1999). *Les historiens et le temps ; Conceptions, problématiques, écritures*. Paris: Seuil.
- Lorie, R. (2002). The UVC : a Method for Preserving Digital Document - Proof of Concept: IBM / Koninklijke Bibliotheeko. Document Number)
- Marrou, H.-I. (1954). *De la connaissance historique*. Paris: Seuil.
- Mattelart, A. (1994). *L'invention de la communication*. Paris: La Découverte.
- Meyer, M. (Ed.). (1999). *Histoire de la rhétorique : des Grecs à nos jours*. Paris: Le Livre de Poche.
- Noiriel, G. (1998). *Qu'est-ce que l'histoire contemporaine ?* Paris: Hachette Education.
- Nora, P. (1997[1984]). Entre Mémoire et histoire. In P. Nora (Ed.), *Les lieux de mémoire* (Quarto ed., Vol. 1, pp. 25-43). Paris: Gallimard.
- Parret, H. (2004). Vestige, archive, trace : présences du temps passé. *Protée*, 32(2), 37-46.
- Platon. (1999). *Théétète* (traduction et notes de Michel Narcy). Paris: Garnier-Flammarion.
- Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris: Seuil.
- Rothenberg, J. (1999). Avoiding Technological Quicksand: Finding a Viable Technical Foundation for Digital Preservation. Washington, D.D.: Council on Library and Information Resourceso. Document Number)
- Sorabji, R. (2004). *Aristotle on Memory* (2nd revised ed.). Londond: Duckworth.
- Stiegler, B. (1994). *La technique et le temps ; Tome I : la faute d'Epiméthée*. Paris: Galilée.
- Stock, B. (2005). *Bibliothèques intérieures*. Grenoble : Editions Jérôme Million.
- Todorov, T. (1995). *Les abus de la mémoire*: Arléa.
- Veyne, P. (1971). *Comment on écrit l'histoire*. Paris: Seuil.
- Yates, F. (1975). *L'art de la mémoire*. Paris: Gallimard.